

Ockrent : « L'affaire Khashoggi éclaire sur la nature du régime saoudien »

MOYEN-ORIENT MBS : un réformateur qui ne supporte pas la contradiction

La « reine Christine »

Certains l'ont surnommée la « reine Christine ». Mais derrière une distinction qui frappe se cache une vraie professionnelle du journalisme. Qui connaît sa plus grande heure de gloire dans les années 1980, lorsqu'elle présente à Paris le « 20 heures » de ce qui était encore Antenne 2. Elle n'a ensuite jamais quitté le milieu des médias. Christine Ockrent est née à Bruxelles et a d'ailleurs gardé la nationalité belge.

► La journaliste publie un livre consacré au prince héritier Mohamed Ben Salmane qui défraie l'actualité depuis le meurtre du journaliste Jamal Khashoggi à Istanbul.

► Et elle entend brosser de « MBS » un portrait nuancé.

ENTRETIEN

Christine Ockrent a beaucoup de flair. Ou de chance. Avec son livre, *Le prince mystère de l'Arabie, Mohamed Ben Salmane, les mirages d'un pouvoir absolu* (chez Robert Laffont), la journaliste brosse le portrait d'un homme au moment où, jamais, on n'a tant parlé de lui en raison de « l'affaire Khashoggi ». De passage à Bruxelles pour la promotion de son livre, elle a répondu à nos questions.

Avez-vous été surprise par l'assassinat du journaliste saoudien dans les locaux du consulat de son pays le 2 octobre dernier ?

Oui et pour deux raisons. Même si on connaît la capacité des régimes autoritaires à éliminer les gêneurs, cette opération traîne tout de même un côté imbécile patent. Ensuite, je suis fascinée par l'habileté du président turc Recep Tayyip Erdogan dans cette affaire. Il aurait pu l'étouffer mais sa rivalité avec Riyad et Mohamed Ben Salmane (MBS) pour la domination du monde sunnite explique qu'il a agi autrement. Mardi, lors de son discours, alors qu'il avait promis de tout

dire, il n'en a rien fait, et il n'a surtout pas divulgué les fameux enregistrements effectués au consulat dont la teneur alléguée a été fournie à la presse sous la forme de « fuites ». Cette affaire Khashoggi éclaire sur la nature particulière du régime saoudien, qui est au cœur de mon livre, et elle surgit dans un contexte géopolitique important, alors que Donald Trump, allié de Riyad, inflige des sanctions à l'Iran. L'Américain manifeste beaucoup d'embarras face à ce qui incarne une déflagration pour l'Arabie, où le moindre froncement de sourcils d'un blogueur peut le mener en prison.

Au point que certains spéculent sur le fait que ce meurtre politique pourrait faire tomber MBS...

Au sein d'un pouvoir absolu et paranoïaque comme celui-là, ce scénario n'existe pas.

Pourquoi éliminer Khashoggi, qui ne se voulait pas un dissident ?

Selon les critères du régime saoudien, c'était un dissident ! Quelqu'un qui ose dire que les méthodes brutales de MBS sont inadmissibles est considéré comme un opposant politique. D'après ce qu'on m'a dit, ils ont essayé, à la façon bédouine, de faire un marché, en lui proposant de rentrer au pays en toute sécurité mais il a refusé. Alors le pouvoir a manifestement décidé de l'éliminer.

Vous décrivez dans le livre comment MBS a connu une ascension rapide

alors qu'il n'y avait pas vraiment été préparé...

C'est son père, le roi Salmane, qui a cassé le système pour faire de son fils l'héritier. Jusque-là, les nombreux fils du fondateur du pays, Ibn Saoud, se succédaient l'un après l'autre. D'ailleurs, la polygamie qui règne donne une caste princière de quelque 10.000 descendants du premier roi, qui avait eu 37 fils et 43 filles si ma mémoire est bonne. Salmane lui-même avait 79 ans quand il succéda à son demi-frère Abdallah en 2015. Et il s'est rendu compte que ce système menait à l'asphyxie. La caste princière pompait tout l'argent grâce à un degré de corruption inimaginable, sans redistribution de la richesse puisque le revenu moyen, en Arabie saoudite, se situe entre celui du Portugal et celui

de la Slovaquie... Or, en 2015, les comptes étaient dans le rouge et le pétrole, la richesse du pays, au plus bas. Salmane a donc décidé de mettre en place un système héréditaire et a dési-

La « canne de son père », comme on le surnommait, dites-vous...

Oui, il accompagnait son père partout, notamment dans les cérémonies religieuses. Il a appris les deux piliers de son pays : la dynastie Saoud et le monde religieux – d'autant plus puissant qu'il contrôle l'éducation. Il faut savoir que l'idéologie djihadiste des Al-Qaïda ou Daesh s'est modelée à partir d'ingrédients comme la doctrine wahhabite (l'islam ultra-rigorisiste pratiqué en Arabie saoudite) et l'islam politique cher aux Frères musulmans.

Des djihadistes qui veulent néanmoins la peau des Saoud...

Oui, mais à la base, l'Occident était satisfait de voir les premiers djihadistes aller combattre le régime prosoviétique en Afghanistan (1979-1989). Après, les partisans d'Al-Qaïda se sont retournés contre les Saoud, comme je l'explique dans le livre. Le jeune prince a donc appris à connaître ces rouages et puis, une fois aux affaires, il a décidé de faire bouger les lignes, comme par exemple en proclamant en 2016 qu'il fallait sortir de la dépendance du pétrole.

Il se veut réformiste...

En effet, mais nous devons comprendre le contexte local : un univers où la liberté politique n'a aucun sens. Notre grille de lecture est inopérante. Ses réformes ne sont pas cosmétiques. Quand il annonce que les femmes pourront conduire, c'est une conflagration là-bas. En même temps, il embastille à tout va ! Les progressistes comme les ultraconservateurs. Il veut changer un pays où 70 % de la population n'a pas 30 ans, où cette jeunesse souvent désœuvrée est une proie pour les prédicateurs fanatisés.

Votre conclusion le crédite d'une « approche novatrice et courageuse » qui donne à penser que, malgré ses côtés dictatoriaux que vous n'occultez nullement, vous en

donnez une image positive...

Une image pas tellement flatteuse, je crois. Je parle tout de même d'« hubris », syndrome de ceux qui se croient au-dessus des lois, au-dessus des dieux. MBS est loin d'être parfait mais voilà un dirigeant arabe qui tente de faire bouger les lignes, et il n'y en a pas d'autres. Mais, certes, il règne par la répression et par la

pêur, que j'ai ressentie même auprès de Saoudiens vivant en Europe.

Un homme qui soutient que Hitler était moins dangereux que ne le sont les ayatollahs de Téhéran ne donne pas confiance...

Qu'importe. Il est très populaire auprès de la jeunesse saoudienne. Il ne cadre pas avec nos critères mais n'oublions pas qu'il surgit d'un système archaïque et qu'il veut le changer. Et notamment en s'attaquant à la corruption de ces clans princiers qui accaparaient toujours plus d'argent par la corruption, ankylosant l'économie. ■

« En Arabie, le moindre froncement de sourcils peut mener un blogueur en prison »

**Propos recueillis par
BAUDOUIN LOOS**